

Il faut sauver Simone.



Marion Lesprit

Marion Lesprit

Il faut sauver Simone

© Marion Lesprit, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7356-2

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Mohamad, Ahmed, Mariame, Zoé et tous les merveilleux élèves que j'ai
rencontrés.*

À Gabriel, parti bien trop tôt.

Chapitre 1.

Momo avait coutume de dire que sa vie était un conte de fées inversé. Ça avait bien commencé et mal fini.

Il était né en Afghanistan en 2010. Pas l'Afghanistan auquel vous pensez avec les rues en ruines, les mecs armés jusqu'aux dents dans les pick-up ouverts, la poussière, les cris. Pas l'Afghanistan des chaînes d'infos en continu qui effraie. Non, l'Afghanistan de Momo était celui de son enfance. Dans ses souvenirs, il n'était question que de dattes sucrées dégustées au soleil, de la beauté des montagnes et de la joie dans la grande maison où il vivait avec sa famille. Car Momo avait eu un début d'enfance heureuse -on vous l'a dit, ça avait bien commencé-. Son père était un avocat respecté de Kaboul. Il avait pu offrir à sa femme et à ses quatre enfants une vie confortable, une vie à l'écart de la violence où l'on glissait sur la grande rampe en bois de l'entrée en toute impunité et où l'on regardait des films, tassés à six sur le grand canapé du salon. Une enfance aux odeurs de Kabuli*, d'oranges et de sauge.

Et puis les rires de son petit frère, qui se cachait au milieu des robes de sa mère, avaient été remplacés par la peur, la fuite et l'exil. Après la prise du pouvoir par les Talibans en 2004, les choses s'étaient compliquées. Un jour, Momo avait dû emballer ses souvenirs, sa joie et son enfance pour parcourir des milliers de kilomètres. En chemin, il avait perdu son innocence et son père.

De ce long voyage à travers l'Europe, il conservait peu de souvenirs. Trains, camions, marche à pied. Crasse, manque de sommeil, nausées.

De ce périple jusqu'en France, Momo avait pourtant gardé une grande facilité à apprendre les langues étrangères et, étonnamment, une bonhomie à toute épreuve. Loin de le ternir, les drames de sa vie d'enfant l'avaient rendu lumineux. Partout où il allait, son immense sourire illuminait tout autour de lui. On disait toujours de lui qu'il était solaire, joyeux, sympa, positif. Un beau vernis brillant qui cachait des blessures mal refermées. Mais Momo se souvenait de son père lui disant : « Mon fils, ta joie déstabilisera tes ennemis et rassurera tes amis ». Il avait fait sienne cette maxime pleine de bons sens et s'y accrochait coûte que coûte. Hommage à son père disparu, il respirait la vie à pleins poumons.

Et pourtant, cette vie avait continué d'égratigner la famille de Momo. Baladés

de foyers en foyers, le garçon avait ensuite été éloigné de sa mère. Il n'avait jamais trop bien compris pourquoi, il avait seulement 10 ans à cette époque et on ne lui avait rien expliqué. Une sombre histoire d'influence avec un type d'un des centres d'accueil et voilà, il avait le droit de voir sa maman uniquement le week-end. Avec son petit frère handicapé, son grand frère et sa grande sœur, ils avaient réussi à conserver un semblant de famille, refusant en bloc d'être séparés. Ils s'étaient collés les uns aux autres, comme une portée de chatons et encore aujourd'hui, ils étaient inséparables.

La vie et son tourbillon avaient toujours repris le dessus. En CM2, à son arrivée en France, Momo avait rencontré Madame Ramène. Et sans mauvais jeu de mots, elle l'avait recueilli dans son nouveau pays et ramené dans l'enfance.

En classe, Momo était comme les autres. Mêmes cahiers, même table, mêmes billes à la récré. Les potes, les fractions, l'anglais qu'il parlait couramment ce qui impressionnait les filles, il posait enfin son bagage de voyageur et ses souvenirs douloureux. Les études, le dessin, le sport, les premiers chagrins d'amour l'ancrèrent. Stable, gentil, Momo avait poussé bien droit dans ce sol dont certains disaient qu'il n'était pas le sien.

À 33 ans, Momo avait deux boulots. La journée, il était guichetier au bout de la ligne 13 du métro, station « Les Agnettes ». Guichetier étant un bien grand mot car en réalité personne ne lui achetait jamais de tickets. En 2043, tout le monde avait sa carte de transport sur son téléphone. Il était plutôt la caution humanité, le supplément d'âme d'un lieu automatisé. Ici, tout était dirigé par les machines : les portes, les ascenseurs, les automates, les escalators. Même le ménage était fait par une énorme laveuse qui escaladait les façades, récurait le carrelage sali par des centaines de pieds fatigués et inquiets, désinfectait les portillons, les poignées, les boutons. Momo l'avait affectueusement surnommée Lola. Sa seule et unique collègue. Momo faisait bien son boulot, il était toujours à l'écoute du voyageur perdu, calme avec l'usager énervé. Mais les occasions de papoter étaient rares. Les humains, le nez rivé sur leur téléphone, ne le voyaient pas. Il y avait parfois de longues heures sans contact, sans mots. Du temps de rien qui s'étirait comme un pont sans issue.

Alors quand il rentrait chez lui le soir, il était comme un gosse qu'on avait privé de récré. Il avait besoin de contact humain, de bavardages, de rires. Besoin de remplir les espaces vides, de cocher quelques cases triviales, raconter une anecdote cocasse. Sa femme Célia, une brunette pétillante, essorée par sa journée

d'infirmière n'aspirait, elle, qu'au calme et au silence. Après huit d'heures d'empathie, d'écoute et de patience, elle s'emmitouflait dans un plaid avec un bon bouquin dès son retour de l'hôpital. Elle écoutait Momo d'un air distrait comme on écoute un enfant qui bégaye son histoire et à qui l'on répond « oui, c'est bien » pour lui faire plaisir.

Ils étaient heureux tous les deux. Du bonheur total et fort des gens qui ont connu la misère, le deuil, l'exil. Ils se réjouissaient de tout, s'émerveillaient d'un rien. Ils mangeaient des fondues l'hiver et des glaces pamplemousse l'été. Ils voyageaient peu, allaient parfois au cinéma ou au resto. Une jolie vie tricotée jour après jour avec les fils disparates trouvés deci delà.

Momo n'avait jamais quitté son quartier. Ce tas incongru d'immeubles gris et enchevêtrés, ces barres qui abritaient comme lui tout plein de voyageurs, de gens sages et simples. Cette île où il s'était échoué à l'âge de dix ans, était restée sa bouée de sauvetage. Il y connaissait tout le monde, chaque recoin, chaque pavé lui étaient familiers. Il aimait sa cité comme aime sa mère. On connaît ses secrets, ses noirceurs, ses lumières. On voudrait la quitter mais tout nous y attache.

Certains jours, parcourant le petit kilomètre qui séparait son travail de son appartement, il maugréait en voyant les cadavres de bouteilles et les papiers gras jonchant le sol. Parfois, la lumière du petit matin qui passait pile entre deux barres, donnait une envergure poétique, presque sublime aux tours qui l'entouraient. Il se disait : « C'est ici chez moi. »

Mais, coincé entre son F3 et sa cabine de verre en haut des escalators, Momo étouffait. Il voulait tout casser : les vitres, les frontières... Il lui fallait de l'air. Alors certains soirs, quand Célia s'endormait telle une boule chaude et paisible nichée sur le canapé, il embauchait pour son deuxième boulot.

Il avait découvert le roman « *Momo petit prince des bleuets* » en CM2 grâce à Madame Ramène. L'histoire de ce gosse qui, comme lui, s'appelait Momo et qui se liait d'amitié avec Monsieur Edouard, un instit atteint d'Alzheimer, l'avait bouleversé. Un passage notamment avait résonné en lui. Une nuit, Momo -celui du roman- aidé de son ami retraité, peignait des fleurs sur tous les murs gris de la cité. Momo -notre Momo qui avait alors 10 ans- avait trouvé l'idée brillante. Depuis 23 ans donc, il était devenu « embellisseur de rues ». Pas de tags ni de graffitis, ses dessins étaient comme il les qualifiait « des poèmes urbains ».

Discrets, tendres, son but était de faire sourire le travailleur pressé, l'enfant dont le cartable ballotait sur le chemin de l'école, la mère de famille chargée de sacs Lidl trop lourds pour elle.

Le rituel était toujours le même. Il rabattait la capuche de son sweat et empochait quelques Posca avant de partir à la conquête de sa cité. L'adrénaline battait dans son ventre, Momo se sentait comme un gangster. Il aimait cette identité de badboy, lui qui n'avait jamais dévié de sa vie bien rangée.

Il dessinait des marelles devant les arrêts de bus, des cœurs sur les panneaux de signalisation, des citations sur les passages piétons. Pas de signature, personne ne savait qui était ce baladin des rues au cœur léger mais tout le quartier l'appréciait.

C'était un de ces soirs de novembre froid et gris, Momo était en train de créer un morpion éphémère au sol avec des sacs de farine quand son téléphone sonna.

« Madame Ramène » s'afficha sur l'écran. S'ils s'envoyaient des vœux à la nouvelle année ou quelques rares messages, les appels de son ancienne institutrice étaient rarissimes.

Il sentit que quelque chose de grave devait se tramer et fit glisser son doigt vers la gauche pour répondre.

— Madame Ramène ?

— Momo ! Je suis désolée de te déranger si tard. Je vais avoir besoin de toi.

Chapitre 2.

Elle essuya ses mains moites sur son jogging Décathlon. Le point était décisif et il ne fallait surtout pas que sa petite protégée rate son service à quelques minutes de la fin du match. Mariame vivait chaque seconde de chaque rencontre si intensément qu'elle sortait toujours du gymnase complètement lessivée, comme si elle avait joué seule tous les rôles : attaque, défense, arbitrage. Elle essaya de calmer sa respiration mais c'était plus fort qu'elle. Elle était passionnée, entière, dans tout ce qu'elle entreprenait. Ceci dit, ce duel n'était pas si important et la victoire quasi assurée. Un match de départemental face à Courbevoie, une équipe de D2 tiède et timorée souvent vaincue par les « Concrete Rose ».

Sa « team », qu'elle entraînait depuis plusieurs années, coulait dans ses veines. Elle avait elle-même recruté une dizaine de gamines des quartiers du nord du 92. Des gosses fêlées mais courageuses, teigneuses, d'après les journalistes sportifs qui suivaient la progression de cette sélection prometteuse. Elle se reconnaissait beaucoup en elles. Mariame avait elle aussi tiré son épingle du jeu de la vie grâce au volley. Ce sport exigeant et physique lui avait permis de s'épanouir au cœur du bitume de sa cité. Le volley, c'était toute sa vie. « Concrete rose », c'était sa famille de cœur. Les roses poussant dans le béton. Des fleurs vives au verbe haut et aux épines acérées qui défendaient becs et ongles chaque centimètre de parquet.

L'arbitre siffla la fin du match, tirant Mariame de ses pensées. C'était gagné ! Elle alla féliciter ses filles dans les vestiaires avant d'aller prendre un peu l'air.

Alors qu'elle sortait du gymnase, les oreilles encore bourdonnantes des cris du public et l'odeur de l'effort collant à sa veste, son téléphone vibra. Elle fut surprise de reconnaître sur l'écran le nom de son ancienne enseignante Madame Ramène.

Le visage anguleux et souriant de sa maîtresse de CM2 lui revint en mémoire, la ramenant des années en arrière.

Mariame avait dix ans. C'était une enfant charismatique, belle, sûre d'elle. Son âme de leadeuse s'exprimait déjà fort à cette époque. Elle avait quatre grands frères, ce qui lui avait forgé un caractère d'acier. Il fallait oser l'ouvrir chez elle pour faire entendre sa voix, pour revendiquer ses choix et aller au bout

de ses décisions. Les garçons régentaient tout à la maison. Mais à l'école Mariame avait trouvé sa place. À la fois grande gueule et profondément altruiste, elle était aimée de tous. Elle était toujours élue déléguée de classe, toujours invitée aux anniversaires, toujours choisie comme chef d'équipe. Les enseignants lui faisaient confiance. Elle connaissait les liens sociaux compliqués de la cité et était une médiatrice de choix entre les élèves et les adultes de l'école. C'est à cette époque que la passion du volley l'avait contaminée. Madame Ramène amenait régulièrement ses élèves assister aux matchs de l'équipe d'Asnières dans le gymnase près de l'école. Le bruit des chaussures crissant sur le sol, la détente du serveur, même le son du sifflet, tout l'avait fait vibrer. Aidée de sa maîtresse, elle s'était inscrite dans l'équipe de Yann, un entraîneur doué et exigeant qui aimait les gosses comme ils étaient. Durant des années, elle avait progressé à ses côtés. Le soir après l'école, entre midi et deux, le week-end, parfois même pendant les vacances, il lui avait tout appris. Mariame avait adoré suivre cette voie du sport, ses règles et son cadre. Forte de ses talents sportifs et entourée de ses amis de l'équipe, elle avait gardé le cap au collège puis au lycée suivant des études d'économie. Le sport était son salut, le volley était une échappatoire, une issue de secours accessible pour quitter le destin de femme au foyer auquel certaines de ses potes n'avait pas échappé.

De son année de CM2, elle avait donc gardé quelques amis et d'innombrables souvenirs joyeux. Les séances de ciné improvisées dans l'école, la fameuse bataille d'eau contre les profs où l'on avait rempli de grandes poubelles, les sorties dans Paris et cette inoubliable classe de découverte dans les Alpes. Les enfants avaient quitté Asnières tout embués de sommeil, pris plusieurs trains et cars avant de découvrir, émerveillés, la neige. Pour tous, cette rencontre avec ce sol froid et glissant était une première. Certes, il neigeait parfois à Asnières, mais c'était une neige grise et sale, qui faisait patiner les bus et geler les orteils dans les Converse. Ce séjour à la montagne, c'était dix jours loin du bruit des scooters débridés, de la grisaille et du béton. Dix jours loin des chaussettes sales de ses frères. Dix jours en pleine nature où tous les rêves semblaient permis. Quand elle se remémorait, avec ses gros chaussons lapins dans le réfectoire, les mains autour d'un bol de soupe, elle souriait encore 30 ans après. Le soir, on élisait le meilleur doudou, on regardait des films en se gavant de chamallows et les petits caïds redevaient de grands enfants. Madame Ramène veillait sur eux comme une bonne fée marraine, canalisant leurs énergies et leurs colères avec poigne et bienveillance.